

Vues d'ensemble

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2012). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (276), 60–62.



Amin

De tous les films de Shahin Parhami, *Amin* est incontestablement son plus intéressant. Nomade du sud de l'Iran, Amin Aghaie a dédié sa vie, depuis son adolescence, à la préservation, à la recherche et à l'enseignement de la musique ancestrale du peuple Qashqai, musique aujourd'hui presque oubliée. La caméra de Parhami suit Amin dans son parcours initiatique entre son Iran natal et l'Ukraine, où il étudie au Conservatoire de musique de Kiev. Ses retours réguliers en Iran sont prétexte à revoir sa famille, mais aussi son maître de musique et mentor, Mohamad Husein Kiyani, vieux sage qui a consacré lui aussi sa vie à la tradition musicale qui définit son peuple. Amin nous fait découvrir les divers personnages du village où il a passé son enfance et fait ses premières armes en musique. Avec lui, nous traversons les multiples lieux qui ont forgé son adolescence et qui ont fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui.



La guerre est déclarée

Le deuxième long-métrage de Valérie Donzelli (*Reine des pommes*) confirme l'éclosion d'une voix inspirée. Voix au sens cinématographique, mais aussi féminine, qui rejoint celles de Katell Ouillevère, Rebecca Zlotowski, Maïwenn, et Mia Hansen-Løve, qui nous ont offert cette année des portraits de femmes singuliers, plaçant pour la plupart leurs œuvres sous le signe de l'autobiographie. De toutes celles se réclamant du «film autobiographique», personne n'aura poussé ses limites avec autant de courage et d'intelligence que Donzelli (recours à deux voix off distinctes, pauses musicales...). Comment ne pas louer le courage de la réalisatrice, sa témérité, devant cette œuvre lumineuse qui tourne en fiction son propre vécu de jeune mère en plein désarroi alors que son enfant est diagnostiqué d'une tumeur au cerveau, se consacrant à la gravité de son sujet avec une légèreté miraculeuse? Désarrois inimaginable, insoutenable, qui n'est pas étranger non plus à sa covedette, Jérémie Elkaïm,

Depuis ses premiers films, l'originalité dans la démarche du réalisateur réside non seulement dans les sujets abordés, toujours en rapport avec l'art et ses multiples manifestations, mais surtout dans le choix des personnages filmés, des artistes dont on n'entend pas parler, des êtres qui passent inaperçus malgré leur immense talent. Parhami consacre sa vie à faire connaître ces oubliés. Il y a, dans son geste, une part de responsabilité sociale qu'on ne peut qu'admirer. Mais derrière tout cela surgit une mise en scène qui ressemble de plus en plus à celles de son compatriote Abbas Kiarostami. On le voit clairement dans la composition des images, dans le rapport qu'entretient le réalisateur avec le plan, le cadrage et tous ces aspects esthétiques qui font qu'un film est réussi ou pas, et qui parvient à toucher notre âme. Car *Amin* est l'une de ces expériences cinématographiques dont certaines séquences peuvent atteindre l'émotion pure, comme ces instants poignants où, pour pouvoir payer ses études, Amin est obligé de se départir de son violon. À un moment, ce même personnage émet des souhaits, des vœux à saveur universelle qui sonnent vrais, sincères. Tout comme l'est l'approche et la réalisation de Parhami, sans aucun doute l'une des voix les plus courageuses et lumineuses de la diaspora iranienne.

Élie Castiel

■ Iran / Canada / Corée du Sud 2010 — **Durée** : 120 minutes — **Réal.** : Shahin Parhami — **Scén.** : Shahin Parhami — **Images** : Shahin Parhami — **Mont.** : Shahin Parhami — **Mus.** : Amin Aghaie — **Avec** : Amin Aghaie, Jahantoor Rahimi, Farhad Aghaie, Husein Aghaie, Behrooz Aghaie, Galya Omelchenko, Mohamad Husein Kiyani — **Dist.** : EyeSteelFilm.

ex-copain et géniteur de l'enfant, acteur de son propre rôle, et également coscénariste du projet.

Pour communiquer cet effondrement psychologique, la perte des certitudes, Donzelli opte, plutôt que pour les couleurs blafardes anticipées, pour des couleurs vives; c'est la chronique haletante d'un combat contre la maladie. Le résultat, construit sur un long flashback, s'avère tour à tour drôle et bouleversant, marqué par un sentiment d'urgence, de dévouement et d'espoir incontestable. Ce sont là des images qui inscrivent le couple dans un mouvement affirmé et continu de résistance, dans l'action (on court, on chante, on danse), dans une urgence de vie prégnante, et dont le leitmotiv pourrait bien être caractérisé par cette phrase énoncée par Roméo: «Il faut garder que les bonnes choses»... Cette guerre déclarée, puis gagnée — comme en fait foi ce long plan final d'une charge émotive criante de bonheur —, est celle, mobilisée au nom de la vie, de l'amour inconditionnel, prêt à tout. Invincible. Comme plusieurs critiques ne manquèrent pas de le souligner à sa sortie, ce film rappelle la place primordiale des «gens ordinaires» au cinéma et les repositionne au rang des héros, les vrais! Ceux dont la seule conviction dans la vie suffit à dépasser les limites... Son humanité, sa sincérité, touchent droit au cœur; quant à la mise en scène, son accomplissement est total, sur tous les plans.

Sami Gnaba

■ France 2011 — **Durée** : 100 minutes — **Réal.** : Valérie Donzelli — **Scén.** : Valérie Donzelli, Jérémie Elkaïm — **Images** : Sébastien Buchmann — **Mont.** : Pauline Gaillard — **Mus.** : Pascal Mayer — **Int.** : Valérie Donzelli, Jérémie Elkaïm, Césair Desseix, Béatrice de Staël, Frédéric Pierrot — **Dist.** : Séville.



Mabul

Comme ce fut le cas de *Strangers* (Zarim), le court métrage de Guy Nattiv réalisé en 2006 et suivi d'un long en 2007, portant le même titre, *Mabul* a lui aussi fait l'objet d'un court métrage en 2002. On ne peut que s'incliner devant cette initiative courageuse de continuité, plaçant ainsi le cinéma israélien, déjà couronné de succès depuis quelques années, parmi les cinématographies nationales qui comptent. À partir d'une idée coscénarisée avec Noa Berman-Herzberg, Nattiv a construit un beau film, laconique et captivant. Yoni, 13 ans, se prépare pour sa Bar Mitzvah. Mais tout est compliqué pour lui, notamment le complexe qu'il vit en ce qui concerne sa petite taille et sa voix qui n'a pas encore mué. Ce qui le pousse à s'entraîner tous les soirs pour pouvoir grandir. De plus, il doit composer avec des parents qui ne s'entendent pas et un frère aîné autiste qui revient après dix ans passés dans une institution.



Martha Marcy May Marlene

Comme si un pantin pouvait manier ses propres ficelles, bon nombre de critiques ont vanté l'œuvre de Sean Durkin en soulignant l'éclat de la performance d'Elizabeth Olsen. Ils n'ont pas eu tout à fait tort, car le film doit en effet beaucoup à Olsen. Son regard perturbé et fuyant fait comprendre à lui seul que l'objet qu'elle redoute, loin d'être palpable et tangible, frôle l'immatériel et l'intouchable : son passé. Jeune Américaine qui a coupé les ponts avec sa famille depuis deux ans, Martha, un beau matin, quitte précipitamment la secte dans laquelle elle s'est intégrée. Elle va alors rejoindre sa sœur aînée, Lucy. Soulagée mais avant tout éperdue, Martha refuse de lui dévoiler ce qu'elle a vécu. Elle ne dit mot ni sur l'existence de cette secte, ni sur les motifs profonds qui l'ont amenée à fuir sa famille.

Lorsque nous sommes devant un récit qui frôle le mélodrame, tout est dans le traitement. La présentation d'une famille dysfonctionnelle est montrée ici sans pathos ni apitoiement. Au contraire, il y a dans l'approche de Nattiv, une sorte de distanciation face aux situations et aux personnages qui ne fait qu'alléger le propos. L'image du Québécois Philippe Lavalette surprend par la façon dont elle cadre les individus et les espaces. Elle prend soin de codifier les gestes et les mouvements des protagonistes, les situant dans des contextes qui les dépassent. Selon les circonstances, la direction photo poétise le quotidien ou, au contraire, s'ajuste aux mots, notamment dans les séquences montrant les personnages en conflit. La Bar Mitzvah a bel et bien lieu le jour prévu. Cette séquence finale montre la liberté de ton avec laquelle filme Nattiv, offrant une métaphore biblique d'une surprenante force d'évocation. Avec *Mabul*, le jeune réalisateur prouve qu'il est fort probablement l'un des cinéastes israéliens les plus atypiques de sa génération. Mais il compte aussi sur la présence d'acteurs chevronnés et talentueux comme Ronit Elkabetz et Tzahi Grad, sans oublier les jeunes Yoav Rotman et Michael Moshonov, d'une présence remarquable devant la caméra.

Élie Castiel

■ THE FLOOD | Israël / Canada / France / Allemagne 2010 — **Durée :** 101 minutes — **Réal. :** Guy Nattiv — **Scén. :** Guy Nattiv, Noa Berman-Herzberg — **Images :** Philippe Lavalette — **Mont. :** Tail Halter-Shenkar — **Mus. :** Patric Watson — **Int. :** Ronit Elkabetz, Tzahi Grad, Yoav Rotman, Michael Moshonov, Noa Barkai — **Dist. :** Filmoption.

Qu'elle pâtisse de son passé dans le plus grand silence, cela devient évident, plus encore que dans le jeu d'Olsen, grâce au parallélisme établi entre l'avant et l'après. Cette structure d'imbrication fait voisiner le passé et le présent, et montre que celui-ci demeure bien ancré dans celui-là. Les retours en arrière sont fréquents, et à mesure que le film progresse, le présent semble de plus en plus hanté par le passé. Martha a beau être libre, hors de la secte, auprès de sa sœur, elle devine sans cesse la présence de ce qui devrait être révolu. L'œuvre de Durkin, en l'occurrence, révèle que l'écoulement naturel entre le passé, le présent et l'avenir — que Heidegger résumait par le concept de « porrection » (*Être et Temps*) — peut être rompu par moments. Car là où Martha devrait en principe tracer un fil continu de l'avant vers l'après, elle voit fondre cet après. Non pas que le film fasse simplement l'impasse sur la sphère de l'avenir. Au contraire de *Moïse : l'affaire Roch Thériault*, qui brossait le portrait d'une secte au quotidien, *Martha Marcy May Marlene* se concentre sur l'après-secte, c'est-à-dire sur le futur. Mais l'œuvre de Durkin n'aborde ce dernier qu'en montrant qu'il s'érode, se dissout, se délite, pour rejoindre ultimement le passé.

Pierre-Alexandre Fradet

■ États-Unis 2011 — **Durée :** 102 minutes — **Réal. :** Sean Durkin — **Scén. :** Sean Durkin — **Images :** Jody Lee Lipes — **Mont. :** Zachary Stuart-Pontier — **Mus. :** Daniel Bensi, Saunder Jurriaans — **Int. :** Elizabeth Olsen, Christopher Abbott, Brady Corbet, Hugh Dancy, Julia Garner, John Dawkes, Sarah Paulson, Maria Dizzia, Louisa Krause — **Dist. :** Fox.



Puss in Boots

Un chat bretteur signe sa victoire à l'épée d'un P (pour *Puss*). Il a un accent hispanique car il est inspiré de Zorro, qui signait d'un Z. Zorro est ce mythique redresseur de torts jadis interprété au cinéma par Douglas Fairbanks auquel il ressemble par son agilité. Le chat était un personnage secondaire de *Shrek 2* et un allié du couple principal. *Shrek* était tiré d'un livre pour enfants de 32 pages dû au caricaturiste américain William Steig, auquel on avait adjoint divers personnages de contes de fées en en modifiant habilement les paramètres. Ici, ce chat, botté bien entendu, est issu des *Les Contes de ma Mère l'Oye* de l'auteur français du 17^e siècle Charles Perrault. Les scénaristes l'ont affublé de compères tirés de nombreuses comptines anglaises, dont un ami d'enfance, l'œuf Humpty Alexandre Dumpty, qu'ils ont mués au gré de leur bon vouloir en des personnages plus ou moins caricaturaux.



Un baiser papillon

Un très beau générique invite le spectateur à entrer dans les itinéraires de trois femmes et dans leur rapport à la vie et à la famille. Elles se croisent dans ce film choral bien orchestré par Karine Silla Pérez, qui signe ici son premier long métrage. Comédienne de formation, elle mène ces trois univers sans perdre pied tandis que ses protagonistes principales voient leur destinée se transformer sur une courte période. Dans une mise en scène bien contrôlée et un montage alterné sans temps mort, on assiste à la brisure, causée par un cancer, dans la vie de la petite famille de Billie et Louis, au désir pressant de Marie, une actrice, d'être mère et aux doutes d'Alice, une infirmière, quant

Tout en rendant hommage au caractère mystérieux du chat, à qui les Égyptiens accordaient un statut de dieu et auquel la sagesse populaire attribue neuf vies, Chris Miller et son équipe inscrivent donc cette histoire dans un cadre mexicain, à cause en partie de l'influence du producteur exécutif, le cinéaste Guillermo del Toro, qui avait traité des orphelinats dans *L'Échine du diable*. La féline Kitty que croise Puss est une pickpocket élégante dont les mouvements gracieux, étonnants de précision et de sensualité, ont été conçus avec l'aide de la chorégraphe Laura Gorenstein Miller. L'animation par ordinateur emploie à bon escient la stéréoscopie également dans des courses poursuites sur les toits et dans des déserts inspirées par l'univers de Sergio Leone, hommage souligné par la musique de Henry Jackman. Antonio Banderas et ses acolytes donnent vie avec allant à ces représentations anthropomorphiques dans des aventures où une montée vers le ciel se fait très rapidement et est suivi d'une rencontre avec une oiselle à la progéniture hautement improbable. Malheureusement, ce dérivé de *Shrek* ne réussit pas à complètement charmer, contrairement au récent *Rango* de Gore Verbinski, qui visitait les mêmes contrées westerniennes.

Luc Chaput

■ **LE CHAT POTTÉ** | États-Unis, 2011 — **Durée** : 15 minutes — **Réal.** : Chris Miller — **Scén.** : Tom Wheeler, d'après une histoire de Brian Lynch, Will Davies et Tom Wheeler — **Décors** : Guillaume Aretos — **Mont.** : Eric Dapkevicz — **Mus.** : Henry Jackman — **Voix** : Antonio Banderas, Salma Hayek, Zach Galifianakis, Billy Bob Thornton, Amy Sedaris — **Dist.** : Paramount.

à ses qualités maternelles et de conjointe. Le jeu des acteurs est un feu roulant qui nous emporte dans le tourbillon de ces existences. Les enfants accomplissent leur travail d'enfant, c'est à dire affronter les parents, les mettre dans l'embarras et exiger l'attention dont ils ont besoin.

Vincent Pérez interprète un père crédible et sensible alors que Cécile de France y est remarquable par sa fraîcheur, sa spontanéité et ses réparties. Les cadrages rapprochés donnent toute la place à l'émotion, la photographie léchée sert bien les intérieurs parisiens cossus qui, par une direction artistique fine, présentent tous les aspects du confort matériel. C'est un joli moment de cinéma où les émois de tout un chacun sont confrontés aux images d'actualité des banlieues parisiennes qui brûlent, posant la question de l'importance du drame individuel relativement à celui d'une société en ébullition, de la gestion de l'empathie envers les autres et de ses priorités personnelles. Pour une première œuvre, la réalisatrice a gagné son pari, celui de faire oublier le caractère artisanal de la production et de nous entraîner dans des univers qui finissent par séduire grâce à sa mise en scène généreuse et à son travail méticuleux de cinéaste. 📍

Patricia Robin

■ **France 2011** — **Durée** : 105 minutes — **Réal.** : Karine Silla Pérez — **Scén.** : Karine Silla Pérez — **Images** : Thomas Hardmeier — **Mont.** : Anny Danché — **Mus.** : Angelo Badalamenti — **Int.** : Valeria Golino, Vincent Pérez, Elsa Zylberstein, Jalil Lespert, Nicolas Giraud, Cécile de France — **Dist.** : Axia.